

Le teen movie américain

Jason Béliveau

Numéro 323, juillet 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béliveau, J. (2020). Le teen movie américain. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 26-27.

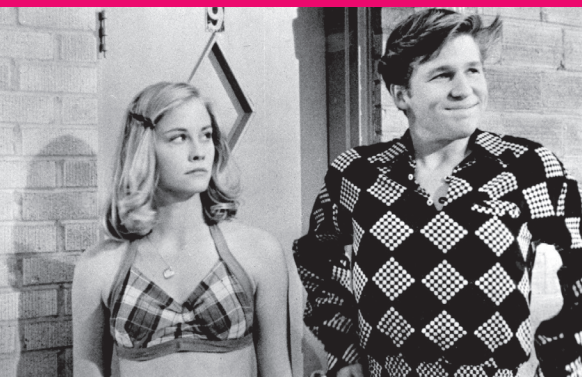


Rebel Without A Cause

1955 / Nicholas Ray

Jim Stark. L'aîné d'une longue fratrie de délinquants juvéniles, de Rusty James à Wade «Cry-Baby» Walker. Pour son deuxième grand rôle au cinéma, James Dean éblouit en mode Actors Studio, se tordant le visage jusqu'à la grimace, faisant de son corps l'extension palpable d'un mal-être perpétuel. Mais n'oublions pas l'apport de Sal Mineo au succès du film, qui fait de son John «Plato» Crawford un personnage complexe, possiblement homosexuel refoulé, d'une tristesse infinie. Nicholas Ray, aidé par un CinemaScope grandiose, donne à l'ensemble une épaisseur digne de la tragédie, l'affranchissant d'un statut de série B auquel Warner Bros semblait vouloir le confiner. Que ses trois acteurs principaux soient décédés dans de sombres circonstances ne fait qu'accroître aujourd'hui sa puissance dramatique.

Le teen movie américain ★



The Last Picture Show

1971 / Peter Bogdanovich

Nostalgique tout en évitant la mièvrerie, ce premier grand film de Peter Bogdanovich a ceci de particulier qu'il n'oppose pas l'univers des adolescents (interprétés par Timothy Bottoms, Jeff Bridges et Cybill Shepherd) à celui des adultes, mais les fait plutôt interagir frontalement, sans hiérarchie aucune. Que Sonny entretienne une relation avec la femme de son entraîneur ou que Jacy partage les mêmes amants (et la même amertume face aux hommes) que sa mère, les enjeux sont les mêmes. Chaque génération envie l'autre et voit dans cette ville fantôme, Anarene au Texas, les limites de rêves qu'ils ne se sont jamais donné la chance de nourrir. À qui devons-nous l'existence de ce classique du cinéma américain des années 1970? Sal Mineo, encore lui, qui suggéra à Bogdanovich et à sa femme, Polly Platt, d'adapter au cinéma le roman de Larry McMurtry.

Friday the 13th

1980 / Sean S. Cunningham

Friday the 13th n'est pas un bon film. Même en tant que *slasher movie*, il fait pâle figure à côté d'un *Texas Chain Saw Massacre* (1974) ou d'un *Halloween* (1978). Mais aucune autre série n'a aussi bien codifié le genre, au point de lui ravir tout son charme et, disons-le sans gêne, ses valeurs artistiques. On connaît la chansonnette: un groupe de jeunes moniteurs du camp Crystal Lake, jadis le théâtre d'un double meurtre sanglant, se font un à un exécuter par une figure mystérieuse, dont l'identité nous sera dévoilée à la toute fin. Puritain (le sexe est toujours le catalyseur d'une mort horrible) et voyeur (ces plans subjectifs du tueur, espionnant de jeunes filles inconscientes d'être observées), le film répond aux plus vils instincts avec une sorte de joie nihiliste. Douteux. Mais il nous aura tout de même prouvé une théorie maintes fois validée depuis: les adolescents, naïfs, gorgés d'hormones, font d'excellentes victimes de tueur en série.



The Breakfast Club

1985 / John Hughes

La princesse, le délinquant, le sportif, l'étrange, le *nerd*: pour sa première réalisation, John Hughes saisit l'état d'esprit d'une génération incomprise, qui a maille à partir avec ses parents, tour à tour insensibles, rigides, violents, absents. Psychodrame en huis clos, aux airs de production théâtrale amateur, *The Breakfast Club* énonce le postulat que ces cinq «types» que tout oppose dans les couloirs de leur école partagent en fait les mêmes troubles affectifs et les mêmes aspirations. Si la fin laisse à désirer (réhabilitation de l'excentrique après une séance de maquillage, rapprochements entre la princesse et le délinquant, après que celui-ci l'a harcelée, en partie physiquement), cet accord de paix continue 35 ans plus tard de séduire, en grande partie grâce à cette distribution magnétique, Molly Ringwald, égérie de Hughes, en tête.



Clueless

1995 / Amy Heckerling

À la naïveté des années 1980, premier âge d'or de la comédie adolescente américaine, Amy Heckerling (*Fast Times at Ridgemont High*) oppose une fable turbo chargée bien de son époque, inspirée d'*Emma* de Jane Austen, au scénario où les références pullulent et les répliques fusent. Ce qui débute comme une apologie de tout ce que les années 1990 ont eu de pire à offrir se met rapidement à déjouer les attentes, Cher (Alicia Silverstone) n'étant pas une *bimbo* adepte de *shopping*, mais une adolescente conscientisée, soucieuse du bien-être des autres. Aucune tentative d'aplanir la diversité n'est à l'œuvre; est célébrée plutôt l'affirmation de personnalités complexes, parfois contradictoires, jamais bêtes. Un sommet du genre, d'une drôlerie indéniable.

Fac-similé contemporain du *Bildungsroman*, ou roman d'apprentissage, le *teen movie* est un genre aux racines *white red and blue*, au même titre que le western ou le film noir. L'adolescent, en tant que phénomène culturel, s'est précisé chez nos voisins du Sud au sortir de la Seconde Guerre mondiale, aidé par une forte expansion économique, un boom des naissances et une influence grandissante des médias de masse. Ces derniers vont proposer un contenu adapté à ces nouveaux consommateurs: musique rock, bandes dessinées et revues spécialisées comme *Seventeen* seront échangées et commentées dans un espace de renforcement dont les longs couloirs n'ont plus de secrets pour nous, l'école secondaire, ou *high school*. Le cinéma participe bien entendu à l'entreprise de conditionnement, solidifiant une série d'archétypes (la belle fille, le sportif, le *nerd*, etc.) qu'il s'amusera ensuite à subvertir. Autopsie de l'âge ingrat en huit films, des délinquants tourmentés de l'après-guerre au mouvement *woke* des millénariaux. — JASON BÉLIVEAU

10 Things I Hate About You

1999 / Gil Junger

Les adaptations pour adolescents de classiques de la littérature et du théâtre, un sous-genre en soi, sont extrêmement populaires. Plusieurs se sont frottés à l'œuvre de Shakespeare, avec des résultats variés (*My Own Private Idaho*, *Romeo + Juliet*, *O*). En mode comédie, cette adaptation libre de *The Taming of the Shrew* a l'avantage de mettre en vedette trois jeunes acteurs de talent à leurs débuts, Julia Stiles, Heath Ledger et Joseph Gordon-Levitt. 1999 étant l'apex commercial du genre (*Cruel Intentions*, *American Pie*, *She's All That*, *Varsity Blues*, *Detroit Rock City*), ce premier film de Gil Junger, qui réalisera ensuite quelques téléfilms sans saveur, tient admirablement bien la route.



Elephant

2003 / Gus Van Sant

Le 20 avril 1999, deux étudiants de la Columbine High School dans l'État du Colorado font irruption dans l'établissement et tuent de sang-froid douze étudiants et un enseignant. Dans tout le pays, on cherche à jeter le blâme sur la musique (Marilyn Manson), les jeux vidéo (*Doom*) ou encore le cinéma (*Natural Born Killers*). Gus Van Sant décortique ce phénomène qui deviendra de plus en plus fréquent dans les années 2000 en le déplaçant dans une école fictive (la Watt High School) et en utilisant de jeunes acteurs non professionnels. La mise en scène – longs plans-séquences, temporalités enchâssées, points de vue multiples – présente un collage cubiste: toutes les facettes sont présentées frontalement, bien que l'ensemble demeure fragmentaire. Palme d'or en 2003, *Elephant* est le pendant d'un genre généralement léger et insouciant.

Mean Girls

2004 / Mark Waters

Une adolescente tout ce qu'il y a de plus correcte (studieuse, qui aime ses parents) débarque dans une nouvelle école. Au contact d'une clique de filles populaires, elle va se «gâter», apprenant à *bitcher* et à trahir, s'aliénant ainsi ses seuls amis et amies qui l'acceptaient pour ce qu'elle était réellement. *Mean Girls* ne réinvente pas la roue, mais ce qui distingue ces méchantes filles du lot est un scénario jubilatoire de l'actrice, productrice et scénariste Tina Fey, qui créa ensuite *30 Rock* et *Unbreakable Kimmy Schmidt*. À l'image de ces séries, l'humour verse sans gêne dans l'absurde et confère à l'ensemble une fraîcheur indéniable. Que les personnages d'adultes soient aussi bien définis que ceux des adolescents (la prof de math, interprétée par Fey, le directeur de l'école, par Tim Meadows) ne fait qu'ajouter au plaisir de visionnement en vieillissant. ▲

